



[🏠](#) > Histoire > Archives

Marcel Aymé : un irremplaçable écrivain à la fois «ange et sorcier»

Par [Marie-Aude Bonniel](#) | Mis à jour le 28/03/2018 à 19:37 / Publié le 13/10/2017 à 17:39

LES ARCHIVES DU FIGARO - L'hôtel Littéraire Marcel Aymé ouvre ses portes à Montmartre le 29 mars. En 1967, au moment de la disparition de l'écrivain, Pierre Bost, auteur et scénariste rend, dans *Le Figaro Littéraire*, un touchant hommage à son ami avec lequel il a adapté trois de ses savoureuses œuvres.

Un écrivain. «Il a tout fait» affirme Pierre Bost. En effet son œuvre est vaste et variée. Elle se compose de romans, de plus d'une centaine de nouvelles, d'innombrables articles dans la presse et des essais. Qui ne connaît pas *Les Contes du chat perché*, *La Jument verte*, *La Vouivre*, ou *Le Passe Muraille* ? Marcel Aymé connaît une gloire précoce: il n'a que 27 ans lorsqu'il reçoit le Prix Renaudot pour son roman *La Tableaux-crevées* en 1929. Il entre dans la Bibliothèque de la Pléiade, la suprême institution littéraire en 1989. L'écrivain s'est également «attaqué au théâtre»: il connaît de grands succès avec *Lucienne et le boucher* et *Clérambard*. Puis un succès encore plus retentissant avec *La Tête des autres* où il attaque la magistrature. Ses pièces triomphent grâce à son ton insolent et non conformiste.

Cinéma et littérature

Nombreux de ses écrits sont adaptés au cinéma. Pierre Bost, avec la complicité de Jean Aurenche a adapté *La traversée de Paris* en 1956 d'après la nouvelle de Marcel Aymé: formidable succès du film à sa sortie, devenu depuis un grand classique jouant sur la rencontre de deux monstres du cinéma Bourvil et Gabin.

Quelques années plus tard, le duo de scénaristes récidive: *Le chemin des écoliers* puis *La jument verte* en 1959. La présence de Bourvil propulse encore les deux films en haut de l'affiche.

Marcel Aymé a lui même écrit beaucoup pour le cinéma. Entre 1933 et 1967, il collabore aux dialogues d'environ 16 films. *Nous les gosses*, *Le voyageur de la Toussaint*, *Madame et le mort* pour n'en citer que quelques-uns.

Peu bavard, l'écrivain déconcerte ses contemporains par ses légendaires silences. Comme l'analyse Pierre Bost, c'est «peut-être pour cela qu'il avait besoin d'écrire, pour dire ce qu'il avait à dire». Chez lui, le regard et l'ouïe priment sur le langage: «Il voyait et entendait mieux que nous». Il n'en reste pas moins que Marcel Aymé est avant tout un écrivain qui «écrit très, très bien».

Article paru dans *Le Figaro Littéraire* du 23 octobre 1967.

Un écrivain irremplaçable

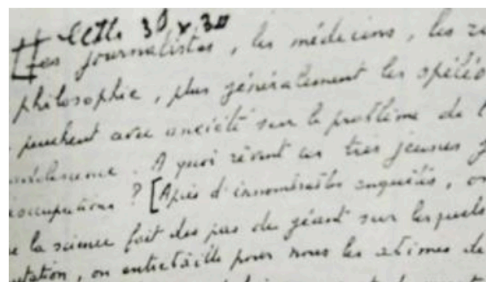
Je tiens Marcel Aymé pour un écrivain irremplaçable. Je dis: un écrivain. Si l'on disait homme de lettres, ce serait le contraire de ce qu'il était; ce serait absurde et offensant. Mais **écrivain professionnel, comme un pommier fait des pommes**, une huitre des perles (lui, plus souvent). Et travailleur, et artisan. Il savait que le métier d'écrire est aussi un métier manuel. J'ai bien connu sa petite plume régulière; pas de ratures; ces articles qu'il apportait à *Marianne*, c'était une seule feuille avec toujours le même nombre de lignes, pour ne pas compliquer la vie des metteurs en page, parce qu'il pensait beaucoup aux autres. De petits articles simples et nets, qui portaient n'importe comment, mais il savait très bien où il allait. Il y allait droit. Peu d'hommes ont été aussi droits.

Il avait décidé qu'il serait écrivain. Et tout de suite il l'a été.

Qu'on excuse les souvenirs personnels. Mon métier, alors, était de lire des manuscrits. Un jour, dans l'énorme courrier, il en arrive deux d'un même auteur inconnu. C'était les deux premiers romans de Marcel Aymé (oui, je sais: il y avait déjà eu *Brûlebois*, édité à Poitiers, à compte d'auteur, je crois, que personne n'avait lu, malgré ce qu'on raconte aujourd'hui). La première lecture ne trompe guère. Ça saute aux yeux. On renifle une odeur, on sent un goût, on touche une main. Ces deux romans ont été publiés tout de suite. Pas grand succès.

Là-dessus, arrive le troisième roman de Marcel Aymé. Titre: *La Table-aux-crevés*.

Comme l'éditeur hésite encore, on demande un nouvel examen, et tout de suite, naturellement, la preuve est faite que l'auteur est un auteur de livres, qu'il aime et aimera toujours son métier; et cette preuve



c'est que Marcel Aymé a fait des progrès. C'est ça, le métier d'écrivain. On connaît la suite. La suite, c'est qu'il a continué, il ne pouvait pas ne pas continuer. Il était né pour ça, et j'en vois une autre preuve dans ce fait qu'il n'a pas réussi à tous les coups; qu'il a connu des succès immenses et des échecs; exactement comme fait un champion. Personne ne saura jamais ce que c'est vraiment que le talent. On dit des hommes de génie qu'ils n'ont pas de génie tous les jours... Le talent, poussé à ce degré-là, croyez-moi bien, et qu'on ne s'y trompe pas, c'est la même chose que le génie.

Il parlait très peu, et c'est peut-être pour cela qu'il avait besoin d'écrire, pour dire ce qu'il avait à dire. **Non... plutôt que de dire, il préférait raconter;** ce n'est plus à la mode; mais quand on raconte bien, on dit autant et plus que quand on dit. Et qui a mieux raconté que lui?

Derrière son visage assez fermé, derrière ses yeux à moitié clos, il voyait et entendait mieux que nous. Et ce qu'il voyait et entendait ne lui plaisait pas toujours. Il le racontait avec de l'indifférence, de l'ironie, de la tristesse et, dans sa gentillesse, cette bonté qu'on pourrait appeler la pitié.

Il y avait en lui autre chose que cette bonté. Il y avait des sévérités extrêmes, des amertumes, et certainement des colères.

Mais il y avait en lui autre chose que cette bonté. Il y avait des sévérités extrêmes, des amertumes, et certainement des colères. Chacun les siennes. Le plus faux des proverbes est que les amis de nos amis sont nos amis... Et je passe là-dessus comme chat sur braise. Nous nous en sommes souvent expliqués, et dès le temps de l'occupation; il me tenait pour un pauvre diable d'intellectuel de gauche (que je suis, bien sûr!) et il ne détestait rien tant. Mais je crois qu'il m'aimait bien quand même. Moi, je le tenais pour Marcel Aymé.

Eh, non, il n'aimait pas tellement ses contemporains. Peut-être seulement n'était-il pas heureux (qui l'est, à part quelques phénomènes, et la multitude de ceux qui jouent à l'être?), mais il avait aussi le sentiment qu'il y a chez les gens autre chose que ce qu'il y voyait d'abord de vilain ou de cocasse. Dans une lettre de lui après un article que j'avais écrit sur *La Jument verte*: «Vous êtes le seul à avoir parlé de la tendresse de certains personnages. Je vous assure que rien ne pouvait me faire plus de plaisir.» Et en effet **il était plein de tendresse, et tout le monde a dit à quel point il avait le sens vraiment chaud de l'amitié.** Mais redoutons le cliché de l'homme froid qui cache un cœur d'or. N'enlevons rien à Marcel Aymé. Oui, il était bon. Mais il y avait aussi, là-bas derrière, un noyau dur. Et sur bien des choses il était, grâce à Dieu, d'une parfaite intransigeance.

C'est peut-être cette espèce de malentendu entre lui et le monde comme il va qui l'avait guidé vers ce qu'on appelle le fantastique quotidien, vers les enfants, les animaux, les fantômes.

C'est peut-être cette espèce de malentendu entre lui et le monde comme il va qui l'avait guidé vers ce qu'on appelle le fantastique quotidien, vers les enfants, les animaux, les fantômes (*La Vouivre*... Qui saurait écrire *La Vouivre*?) et, tout

simplement, vers des contes de fées sans fées. Comme le dit un des gamins des *Bottes de sept lieues*: «Alors quoi? Si on s'occupe de ce qui est vrai, y a plus moyen de rien faire.»

Ses contes, c'est le contraire de Perrault. Perrault raconte une histoire folle et finit dans le réalisme: «Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants...» **Marcel Aymé écrit une nouvelle de quarante pages, à peu près réaliste, et finit sur dix lignes à travers les airs.** Il est peut-être le seul qui ait réussi ces jongleries-là (j'adore les jongleurs). Et je crois être bon juge, moi qui n'aime pas le surnaturel ni la magie. Mais à chaque fois il me possédait. D'où j'ai conclu qu'il était une espèce de sorcier, et il ne faudrait pas me forcer beaucoup pour que je dise que Marcel Aymé, qui avait les pieds si fermement posés sur la terre, était pourtant, et aussi, une espèce d'ange.



Je voudrais bien qu'il lise cet article. Il me regarderait avec son sourire ironique mais amical (amical mais ironique).

«Tiens? dirait-il. C'est une drôle d'idée. Je n'y avais pas pensé...» Et puis, il me regarde encore, et il demande: «Qu'est-ce qui vous fait pleurer?» Il se reprend: «Ah, oui, c'est vrai! C'est parce que je suis mort.» Et (toujours le sourire, que je ne verrai plus): «Je vous permets.»

Il était le maître de soi-même autant que de sa plume. Il faisait ce qu'il avait envie de faire, à vous de vous débrouiller. Quand il s'est attaqué au théâtre (il faut tout faire

quand on est écrivain, et il a tout fait, sauf d'écrire des vers, mais la poésie il en a mis partout), il a pris sa place tout de suite (non: à sa deuxième pièce). Et avec son insolence tellement paisible. Le ballet de *Lucienne et le boucher*, la «monstruosité» émouvante de *Clérambard*, la cruauté bouffonne de *La Tête des autres* (des scènes de Molière, allez-y voir!), tout cela passait d'un seul coup et faisait un grand bruit autour de cet homme silencieux, qui avait toujours l'air tellement étonné d'être ce qu'il était, ce qu'il s'était fait. Et *Les Maxibules*, qui n'était pas une pièce bien faite, est-ce que ce n'est pas mieux, plus hardi, plus désinvolte, plus joueur, qu'une pièce bien faite?

Etonné et modeste, modeste comme bien peu le sont. Plus et mieux que modeste: **refusant les honneurs avec violence et, quand il le fallait, «avec le motif»**. Le voilà non pas remis, mais mis à sa place.

Il vous faudra attendre longtemps, reparaisse un écrivain comme lui.

Il a aussi écrit des scénarios et des dialogues de films. Il n'y attachait pas, je crois, une grande importance. J'ai adapté pour l'écran avec Jean Aurenche trois de ses œuvres. L'amitié sans doute le guidait un peu dans ses rapports avec ces squatters qui s'installaient chez lui; mais ses critiques (et toujours fondées sur des questions de morale et de: «Ce n'est pas ce que j'ai voulu montrer») ont toujours été justes, et même parfois: «Peut-être avez-vous raison.»

J'aurais bien d'autres choses à dire, allez! mais ça viendra. On reparlera de lui.

Parce qu'il vous faudra attendre longtemps, mes amis, oh! oui, bien longtemps, avant que reparaisse un personnage comme lui, un écrivain comme lui.

Oui, je répète: un écrivain. Parce qu'en plus, **et j'ai oublié de le dire, parce qu'en plus il écrit très, très bien.**

Par Pierre Bost

28 mars 2018

<http://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2017/10/13/26010-20171013ARTFIG00244-marcel-ayme-un-irremplacable-ecrivain-a-la-fois-ange-et-sorcier.php>